



178.

LES MODES PARISIENNES

Capote et bonnet de M.^{me} Bidault, rue de Choiseul, 3 bis. — Fleurs de M^{lle} Willery, tire de Batton, rue de Ménars, 12. — Robe de mousseline de soie et redingote de M.^{me} Valery-Monniery, r. d'Antin, 20. — Fichu de M.^{me} Payan, rue Vivienne, 43. — Umbrelle de M.^{me} Lemariéchal, boulevard Montmartre, 17. — Chaussures du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin, 24. — Corsets Josselin, rue de la Paix, 11.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÈNIE DE V. —
LES TROIS AVIS, par MARIE ATCARD. — GAZETTES.
— CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



UNE vérité incontestable, c'est que les modes d'aujourd'hui sont bien certainement plus riches que les modes d'autrefois; et pourtant nous avons des étoffes à 30 centimes le mètre! Oui, mais en compensation nous portons de magnifiques dentelles, des cachemires, des fourrures, des velours et des robes brochées d'or. Nos mères ou nos grand-mères se paraient aussi de riches étoffes de soie, de brocart et de belles dentelles; mais ces étoffes et ces dentelles duraient plus qu'elles: maintenant je doute qu'on trouve beaucoup de femmes qui fassent durer une robe de soie plus d'une saison. Il en est donc de la toilette comme de l'industrie et des fortunes qu'elle improvise: industrie, fortune, tout marche à la vapeur.

Le luxe des modes actuelles est plus encore

dans la variété que dans la richesse. Pour être une femme élégante, il faut non-seulement du goût et de la fortune, mais il faut la volonté de l'être, et pour cela il faut y penser, s'en occuper, y consacrer ce qui est la plus grande partie de son temps. Si vous voulez être une femme élégante, de conversation, de portrait, de cabinet, de salon, que quelque chose vous inspire pour arriver à la véritable élégance, l'importante question est de conserver le secret de cela ou tout au moins du fournisseur qui a fait un miracle de grâce et de grâce qu'elles ne voudraient voir reproduire pour aucune autre! En vérité, lorsqu'on pense à tout ces petits tracas, on est tenté de s'écrier: « Pauvres femmes élégantes! »

La mode, c'est tant de choses à la fois — la toilette, le maintien, l'ameublement, la manière de vivre, de monter en voiture, de s'y tenir.

L'ameublement est à lui seul une grande étude: on sait combien aujourd'hui les meubles anciens et les curiosités sont indispensables; mais l'arrangement de ces objets demande des connaissances de tradition, nous allions même dire historiques.

On raconte que madame L^{***}, devant livrer son hôtel du faubourg Saint-Honoré à son nouveau propriétaire, fit avant d'en sortir un déménagement complet des meubles et des curiosités, mettant les objets d'une étagère mêlés à ceux d'une autre, les meubles d'un honneur dans un autre, enfin établis en cahot, afin que le propriétaire qui devait lui succéder ne pût profiter de rien de son arrangement qu'elle s'était plu à faire pour le soin et le goût qui lui ont valu le titre de femme élégante. Certes, en agissant ainsi, madame L^{***} ne pensait pas que le temps ne serait chargé (en



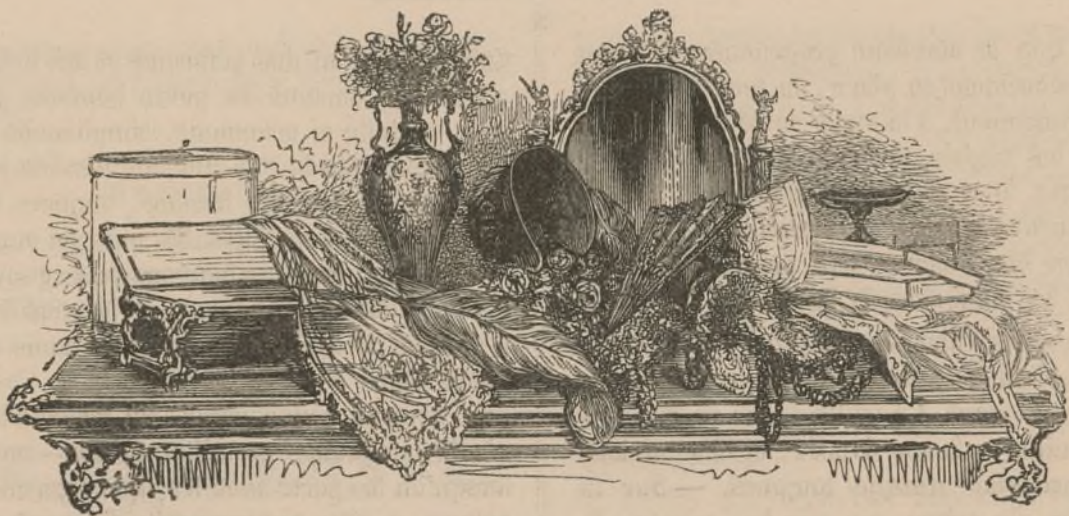
178.

LES MODES PARISIENNES

Capote et bonnet de M^{me} Bidault, rue de Valenciennes, 12. — Robe de mariée de M^{me} Valéry-Mongier, 12, rue de Valenciennes. — Fichu de M^{me} Payan, rue de Valenciennes, 12. — Chapeau de M^{me} Lemaire, boulevard Montmartre, 17. — Chaussures du Dabla, rue de Valenciennes, 12. — Coiffe de M^{me} Dorel, rue de Valenciennes, 12.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LES TROIS AVIS, par MARIE AYCARD. — CAUSERIES.
— CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



UNE vérité incontestable, c'est que les modes d'aujourd'hui sont bien certainement plus riches que les modes d'autrefois; et pourtant nous avons des étoffes à 30 centimes le mètre! Oui, mais en compensation nous portons de magnifiques dentelles, des cachemires, des fourrures, des velours et des robes brochées d'or. Nos mères ou nos grand-mères se paraient aussi de riches étoffes de soie, de brocart et de belles dentelles; mais ces étoffes et ces dentelles duraient plus qu'elles: maintenant je doute qu'on trouve beaucoup de femmes qui fassent durer une robe de soie plus d'une saison. Il en est donc de la toilette comme de l'industrie et des fortunes qu'elle improvise: industrie, fortune, tout marche à la vapeur.

Le luxe des modes actuelles est plus encore

dans la variété que dans la richesse. Pour être une femme élégante, il faut non-seulement du goût et de la fortune, mais il faut la volonté de l'être, et pour cela il faut y penser, s'en occuper, y consacrer en un mot la plus grande partie de son temps. Si nous n'étions retenue par des raisons de convenances, nous pourrions citer le travail que quelques femmes s'imposent pour arriver à la véritable élégance, l'importance qu'elles attachent à conserver le secret de tels ou tels moyens, du fournisseur qui a fait un miracle de goût ou de grâce qu'elles ne voudraient voir reproduire pour aucune autre! En vérité, lorsqu'on pense à tous ces petits tracassés, on est tenté de s'écrier: « Pauvres femmes élégantes! »

La mode, c'est tant de choses à la fois! — la toilette, le maintien, l'ameublement, la manière de vivre, de monter en voiture, de s'y tenir.

L'ameublement est à lui seul une grande étude: on sait combien aujourd'hui les meubles anciens et les curiosités sont indispensables; mais l'arrangement de ces objets demande des connaissances de tradition, nous allions même dire historiques.

On raconte que madame L***, devant livrer son hôtel du faubourg Saint-Honoré à son nouveau propriétaire, fit avant d'en sortir un déménagement complet des meubles et des curiosités, mettant les objets d'une étagère mêlés à ceux d'une autre, les meubles d'un boudoir dans un salon, enfin établit un tohubohu, afin que le propriétaire qui devait lui succéder ne pût profiter en rien des arrangements qu'elle s'était plu à faire avec le soin et le goût qui lui ont valu le titre de femme élégante. Certes, en agissant ainsi, madame L*** ne pensait pas que le temps se serait chargé (en

admettant que le nouveau propriétaire ait tout laissé religieusement en place) de tout vieillir, et que tel arrangement, à la mode en 1843, ne serait plus dans les règles de la fashion en 1846, et qu'elle-même, le revoyant après quelques années passées, aurait trouvé avec surprise son ancien chef-d'œuvre bien déchu; car, depuis, son goût aurait subi les influences de la mode.

Mais occupons-nous de toilette, — des chapeaux, qui n'ont jamais été plus frais et plus légers que maintenant. La paille de riz ou la paille d'Italie se taille en forme évasée, et des guirlandes les garnissent presque toujours. — Sur la paille de riz, de même que sur les capotes de tulle et de crêpe, on pose beaucoup de fleurs blanches, roses de haie, volubilis, pois de senteur et fleurs des eaux. — Sur la paille d'Italie et la paille suisse, on préfère les guirlandes ou les touffes en fleurs paille mêlées d'épis ou d'avoine. Nous voyons aussi depuis peu quelques élégantes ayant des chapeaux de paille ornés de guirlandes de feuillage très-foncé, presque noir; cela tranche bien sur le jaune de la paille, et c'est distingué à défaut d'autre qualité. Les capotes sont d'une transparence extrême, et rien n'est plus seyant au visage. Madame Bidault fait de vrais miracles en ce genre: elle a aussi des capotes de dentelle doublées légèrement d'un tulle rose, qui, ornées de grappes de pois de senteur roses, sont ravissantes de fraîcheur et de légèreté. Ses chapeaux Clarisse-Harlowe ont beaucoup de succès pour les Eaux et la campagne; mais à Paris on ne les aperçoit que, le soir, dans les voitures qui parcourent la grande avenue des Champs-Élysées.

Quant aux robes, les plus légères sont les plus recherchées. Le foulard écru, et surtout nankin, est fort en vogue: on en fait des robes simples ornées seulement de trois plis, au-dessus desquels on pose un ou plusieurs rangs de galon de soie. Il s'en fait, ainsi que nous l'avons déjà dit, garnies de volants bordés d'un petit effilé de soie verte ou bleu-vif. Puis viennent les robes d'organdi ou de tarlatane imprimées, qui, de même que le barège, se choisissent plus volontiers dans des nuances foncées à guirlandes ou dessins blancs. On fait aussi pour le négligé beaucoup de peignoirs en mousseline imprimée à pois roses sur fond blanc, bleu ou jaune-saumon. Les peignoirs de mousseline brodée au crochet, à petits dessins-guirlandes ou autres, sont fort à la mode; mais il faut éviter sur ces robes les mantelets de mousseline brodés: ce serait une complication de broderies qui ressemblerait trop au couvrepied; mais un mantelet de mousseline unie garni de dentelle, ou un mantelet de taffetas blanc garni de volants découpés y font bon effet.

Du reste, la mousseline brodée au crochet est en grande faveur; on l'emploie à tout: madame

Colas (1) en fait des pèlerines et des fichus charmants, et surtout de petits bonnets du matin, sans dentelle ni ornement, simplement festonnés à petites crêtes de coq. Elle fait aussi de jolis mantelets en mousseline brodée, toujours très-bien portés pour les négligés. Et, puisque nous parlons du négligé, nous ne pouvons passer sous silence les délicieux petits bonnets en jaconas fond-blanc à dessins de couleurs vives et mignons dont madame Colas a eu la première idée. Ces bonnets sont surtout remarquables de forme: ils ont un air de nos jeunes grand'mères très-coquet, et, lorsqu'on les porte avec les jupons garnis de hauts volants à tête accompagnés de pardessus plus courts appelés, je crois, saut-de-lit, cela fait un ensemble très-original et qui n'est pas sans charme.

Pendant les journées de chaleur supportable, on reprend bien vite les robes de soie garnies soit à volants, soit en redingote, brodées devant au passé et au crochet, ou en petites passementeries. Le gris-tourterelle, gris-perdrix, bleu-Nemours et vert-de-mer, sont les couleurs préférées. On assortit les bottines aux nuances de ces robes.

On fait bon nombre de robes de nankin ou de piqué très-simple ornées de boutons, de galons blancs, ou d'une légère broderie à soutache blanche; les corsages sont à caraco derrière, mais jamais devant: ces robes sont presque spéciales pour toilette de campagne.

Le nankin est l'étoffe à la mode pour vêtements d'enfants: petites vestes bordées de galons blancs, petits paletots brodés en soutache blanche ou blouses d'été. Cior fils (1), le tailleur des jeunes garçons, fait de très-jolis costumes avec ledit nankin. Il fait aussi pour les jeunes gens de dix à quinze ans des habits à basques arrondies qui sont tout à fait adoptés par la fashion. Pour costumes plus habillés, Cior fils fait pour enfants de cinq à neuf ans des vestes en velours de couleur foncée arrondies devant et formant caraco derrière; les manches en sont demi-longues et arrondies pour laisser passer des manches blanches assez larges. Le pantalon blanc, en piqué ou coutil de fil, ne descend pas plus bas que le mollet. Les bottines à guêtres sont assorties de couleurs avec les vestes, et les bas rayés ne passent que de très-peu les bottines.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau à la Clarisse Harlowe en paille d'Italie orné de deux plumes blanches. Robe de taffetas glacé garnie de volants découpés. Fichu de mousseline brodée garni de dentelle.

Costumes de petites demoiselles: Capote de gros de

(1) Rue Vivienne, 47.

(2) Rue Richelieu, 47.

Naples ornée d'une plume. Fichu-mantelet noir derrière. Robe de barège à deux jupes. Robe brodée à jour avec revers brodés.

PATRONS.

Patron de corsage francé de mademoiselle Duguet, rue de Louvois, 6; — et patron de chapeau Clarisse Harlowe de madame Bidault, rue de Choiseul, 3 bis.

LES TROIS AVIS.

Lorsque Bonaparte fut premier consul à vie, sa cour se trouva comme son pouvoir sur le même pied que le pouvoir et la cour d'un roi. On y procéda pas à pas, mais sans relâche. Ce fut l'affaire de deux ans. On consulta tous les codes de l'étiquette, on consulta les vieux courtisans et les anciens valets. Comment cela était-il, comment cela se faisait-il autrefois? Telle était la question à l'ordre du jour dans l'intérieur du palais, et l'on en revenait toujours aux us et coutumes du temps passé. Le premier consul trouvait avec raison que les Tuileries étaient un triste séjour, qu'il n'y avait ni repos, ni liberté; il passait donc les beaux jours à la Malmaison; mais la Malmaison est bien loin de Paris; tout le personnel du pouvoir s'y transportait difficilement; c'était d'ailleurs une maison particulière plutôt qu'un palais, et trop petite pour l'étalage de l'étiquette et la pompe de la représentation. Bonaparte prit alors de sa propre autorité le château de Saint-Cloud, qu'il avait refusé quelque temps auparavant, quand on le lui avait offert, en déclarant:

« Qu'il n'accepterait rien de la part du peuple pendant le temps de sa magistrature, ni dans l'année qui suivrait sa sortie du pouvoir. »

L'ambitieux héros oublia ses propres paroles dès qu'il eut fait ses premiers pas.

M. Gaudin, ministre des finances, fut, dit-on, le premier qui, à l'audience de Saint-Cloud, porta la bourse et les dentelles; l'exemple fut suivi, et bientôt l'épée et les bas de soie remplacèrent le sabre et les bottes. Bonaparte lui-même parut en l'an X à la fête du 14 juillet avec un habit habillé de soie rouge brodée à Lyon, et on remarqua que les Anglais qui venaient aux audiences du premier consul se saupoudraient la tête de poudre à la maréchale et attachaient une bourse au collet de leur habit; quelques courtisans (il y en avait déjà beaucoup!) avaient aussi repris la poudre. Toutes les petites choses, dit un grave historien, étaient devenues de grandes affaires; les anciens perruquiers étaient en guerre avec les nouveaux; chaque matin on regardait la tête du premier consul: si on l'eût vue une fois avec de la poudre, c'en était

fait d'une des modes les plus saines et les plus commodes de la révolution, les cheveux au naturel eussent été proscrits. Les femmes âgées, les matrones de la cour de Louis XV, qui se glissaient autour du pouvoir, étaient à la tête de la contre-révolution; les jeunes femmes qui allaient former la cour nouvelle tremblaient que la réforme ne les atteignît et qu'on ne finît par les grands paniers, après avoir commencé par les chignons et les toupets; mais madame Bonaparte se mit de l'opposition, et c'est peut-être à elle qu'aujourd'hui encore nos dames doivent l'avantage de n'avoir pas la tête poudrée.

Tandis que le pouvoir imposait ainsi ses charlataneries au grand homme, et qu'autour de lui tout devenait peu à peu copie de Versailles, et copie de toutes les cours, ce qui répugnait le plus à un grand nombre de personnes que le devoir amenait à la cour, c'était la messe qui précédait l'audience. Beaucoup avaient perdu l'habitude de l'église, quelques-uns avaient contribué à renverser le culte. Rien n'était d'ailleurs plus mondain que cette messe; les actrices de l'Opéra y chantaient, et les personnes qui ne trouvaient pas place aux fenêtres qui donnent sur la chapelle circulaient et causaient dans la galerie. Un jour la messe ayant été célébrée une heure plus tôt que d'habitude:

« C'est pour en dispenser ceux qui n'en veulent pas, » dit le premier consul, qui n'ignorait pas les répugnances qui l'entouraient. Mais lui était plus assidu à la chapelle qu'il ne convenait à madame Bonaparte. Joséphine était très-attachée à son mari, auquel elle portait bonheur, disait-elle, et, déjà victime des idées ambitieuses qui plus tard poussèrent l'empereur au divorce, elle redoutait toute rivale qui aurait pu apprendre à Bonaparte qu'il pouvait se passer d'elle. Or, durant la messe, l'œil du premier consul était invariablement fixé sur une des fenêtres de la galerie qu'occupait toujours une jeune personne vêtue avec une scrupuleuse modestie et d'une merveilleuse beauté: des cheveux châtain, des yeux brillants, une figure dont la distinction n'excluait pas du tout l'enjouement, et deux petites mains blanches qui tenaient un Eucologe de maroquin rouge et dont les doigts gracieux tournaient les feuillets, tandis que l'œil perçant de la jeune fille paraissait glisser sur les pages sacrées pour aller rencontrer le regard animé du consul; telle était celle dont la présence inquiétait Joséphine.

« Quelle est cette jeune fille? demandait la femme du premier consul à ses dames; elle en veut à Bonaparte. Quand le consul a passé sous la fenêtre qu'elle occupait, elle a laissé tomber un billet que Bonaparte a ramassé; je l'ai vu. »

Personne ne put contenter la curiosité de Joséphine; cette jeune fille était une Anglaise, disait-on, qui n'était en France que depuis peu de temps;

d'autres prétendaient que c'était une émigrée nouvellement radiée des listes fatales et qui avait à réclamer l'intervention du premier consul.

Après l'audience, Bonaparte voulut se promener en calèche dans le parc ; sa femme, Joseph, Duroc, Hortense, qui venait d'épouser Louis Bonaparte, et le consul Cambacérès montèrent dans la calèche. Le roi de Prusse avait donné à Bonaparte un attelage superbe, et les quatre chevaux piaffaient dans la cour. Le premier consul eut le désir de conduire lui-même à grandes guides ; il fit descendre le cocher et monta sur le siège. La calèche part ; à la grille qui sépare le jardin du parc, le premier consul accroche une borne, perd l'équilibre et est renversé à plusieurs pas. Il veut se relever, retombe et perd connaissance. Cependant les chevaux s'emportent et entraînent la voiture ; Duroc s'élance, se saisit des rênes flottantes et ramène à la grille Joséphine évanouie. On transporta le premier consul dans ses appartements ; et quand il fut revenu à lui, il mit machinalement la main dans les poches de sa veste et en tira le papier qui était tombé à ses pieds dans la chapelle. Joséphine lut par-dessus son épaule ces seuls mots tracés au crayon :

« Ne montez pas en voiture aujourd'hui. »

On ne pouvait pas prévoir que je voudrais faire aujourd'hui un métier qui n'est pas le mien, dit Bonaparte, ni que je serais assez maladroit pour accrocher la grille du parc... Duroc, allez visiter la calèche. »

Duroc obéit et il revint presque aussitôt pâle, la figure décomposée, et entraînant le premier consul dans un petit cabinet attenant au salon où se trouvait alors Joséphine :

« Citoyen consul, lui dit-il, si vous n'aviez pas accroché la grille, si vous n'eussiez pas été renversé du siège, nous étions perdus. »

— Comment cela ?

— Il y avait dans la calèche, cachée dans le siège de derrière, une bombe, une véritable bombe chargée à mitraille et mèche allumée ; on avait disposé les choses de manière que nous devions tous être lancés par-dessus les arbres du parc de Saint-Cloud. Encore quelques minutes et le feu de la mèche atteignait la poudre... Il faut prévenir Fouché, il faut faire avertir Dubois.

— Pas un mot, dit le premier consul ; la connaissance d'un premier complot en engendre presque toujours un second... Que Joséphine ignore le danger qu'elle a couru ; qu'Hortense, que Joseph, que Cambacérès n'en sachent rien. Et quant à la chute, que les journaux du gouvernement n'en parlent pas ; évitons toute publicité... Tenez, Duroc, ajouta-t-il en prenant dans sa bibliothèque un volume de l'Histoire d'Angleterre, qu'il ouvrit à la Vie de Cromwell ; tenez, Duroc, lisez cela. »

Duroc lut ce qui suit :

« Cromwell avait reçu d'un prince allemand un attelage de six chevaux remarquables par leur vitesse et leur beauté. Étant allé seul avec Thurler faire une promenade à Hyde-Park, dans une voiture légère traînée par ces chevaux, il lui prit fantaisie de les mener lui-même. Il laissa Thurler dans la voiture et prit la place du cocher, ne croyant pas qu'il fût plus difficile de conduire quelques chevaux que de mener trois nations. Mais les chevaux, vifs et indociles sous la main de leur nouveau conducteur, s'effarouchèrent et emportèrent la voiture, qui fut bientôt renversée. Dans cette chute, un pistolet que portait Cromwell fit feu sans le blesser lui-même. On releva le protecteur étourdi et meurtri de sa chute, mais moins maltraité que Thurler. »

« Je ne veux point qu'on me compare à Cromwell, continua Bonaparte en fermant le volume. Voyons, Duroc, suis-je, comme le protecteur, un hypocrite, un fanatique ? suis-je le meurtrier de quelque Charles I^{er}, par hasard ? Ils m'ont déjà comparé à Monck !... Ah ! vous viendrez dimanche prochain à la messe et vous examinerez avec attention une jeune personne que je vous désignerai de l'œil ; elle occupera dans la galerie la quatrième fenêtre à droite ; vous la suivrez ou la ferez suivre et saurez me donner son nom, sa position, sa demeure ; je ne veux pas en charger ma police... Vous avez visité la calèche avec soin, vous avez dérobé l'instrument de mort à tous les yeux, allons nous promener dans le parc. »

La promenade fut reprise ainsi que le voulait le premier consul ; mais cette fois il laissa tenir les guides à son cocher.

Le dimanche suivant la jeune fille ne parut pas à la messe de Saint-Cloud ; la jalouse Joséphine chercha en vain la jolie figure de jeune fille, tandis que l'impatient Bonaparte tournait le dos à l'autel pour fouiller du regard les recoins les plus obscurs de la chapelle.

Cependant l'hiver rendait Saint-Cloud inhabitable, et on approchait de ce mois que le calendrier républicain nommait nivôse avec autant d'euphonie que de vérité. Le premier consul revint à Paris et les grands appartements des Tuileries furent de nouveau ouverts. Un soir, c'était le 3, Bonaparte monte dans sa voiture, accompagné de son aide-de-camp Lauriston et des généraux Lannes et Berthier. La voiture allait partir, lorsqu'une femme, la tête enveloppée d'un mantelet noir, accourut sur la place du Carrousel, s'avança au milieu du piquet qui devait accompagner Bonaparte, et un papier à la main s'écria :

« Citoyen consul ! citoyen consul ! »

Bonaparte, avec ce sourire gracieux dont le charme était si puissant, salua, puis étend la main et prend la missive.

« Une pétition, madame ! dit-il, soyez tranquille, je la lirai et j'y ferai droit. »

— Citoyen consul, disait cette femme en joignant les mains, par pitié... »

Mais la voiture, dont le cocher, assure-t-on, était ivre ce jour-là, partit comme la foudre ; et le consul, jetant le papier qu'il venait de recevoir dans son chapeau, dit à ceux qui l'entouraient :

« Je n'ai pas pu voir sa figure ; mais, à sa voix, je parierais que c'est une jeune femme. »

La voiture brûlait le pavé. Elle n'était pas encore sortie de la rue Saint-Nicaise, qu'une détonation épouvantable se fit entendre, qu'aux cris des citoyens qui succombaient se mêlait le bruit des maisons s'écroulant les unes sur les autres et le clic-clac frêle des vitres de tout un quartier qui se brisaient. Le premier consul était déjà à l'Opéra ; il entra dans sa loge avec le front calme et le regard doux et ferme d'un de ces mortels privilégiés sur la tête desquels un génie protecteur étend son impénétrable bouclier. Il salua l'assemblée stupéfaite, puis, croisant ses bras sur sa poitrine, il parut prêter la plus sérieuse attention à l'oratorio d'Haydn, à la *Création* qu'on jouait ce jour-là. Tout à coup il se rappelle la pétition qu'il a reçue en sortant des Tuileries ; il la cherche dans son chapeau, l'ouvre et lit ces quelques lignes :

« Au nom du ciel ! citoyen consul, n'allez pas à l'Opéra ce soir, ou du moins ne passez pas, pour vous y rendre, dans la rue Saint-Nicaise. »

Il était trop tard.

Le premier consul leva alors les yeux, et aux troisièmes, dans une loge d'avant-scène placée vis-à-vis de celle qu'il occupait, il vit la jeune fille de la chapelle de Saint-Cloud, qui, les mains jointes, semblait remercier le ciel ; sa tête nue n'avait d'autre parure que les boucles nombreuses de ses beaux cheveux châtons, et sur ses épaules flottait le mantelet noir dont elle s'était enveloppée pour arriver, quelques moments auparavant, jusqu'à la voiture du consul.

« Allez, dit Bonaparte à Lannes, montez aux troisièmes, la loge d'avant-scène, vous trouverez une jeune fille qui a un mantelet noir, vous la conduirez aux Tuileries ; il faut que je lui parle, il faut que je la voie. Tenez, ajouta-t-il en prenant Lannes par le bras et en regardant de nouveau la loge pour montrer la jeune fille ; tenez, là... celle-là. »

La jeune fille n'y était plus ; le mantelet noir avait disparu ; on ne voyait plus les cheveux châtons ; et toute l'habileté de Fouché, tout le zèle de Dubois ne parvinrent pas à la découvrir. Les personnes qui occupaient la loge ne la connaissaient pas ; à peine s'ils avaient remarqué sa venue et son départ.

On sait ce qui suivit l'explosion de la machine infernale : le premier consul *voulut* que ce crime fût l'œuvre des républicains, et des citoyens innocents furent déportés pour un crime commis par leurs adversaires. On fut obligé d'avouer que l'at-

tentat du 3 nivôse n'était pas le motif, mais seulement l'occasion de la peine qu'on infligeait.

« D'ailleurs, dit le premier consul dans une séance du conseil d'État, avec une compagnie de grenadiers je mettrais en fuite tout le faubourg St.-Germain ; les jacobins sont des gens déterminés qu'il n'est pas aussi facile de faire reculer. La chouannerie et l'émigration sont des maladies de peau, et le terrorisme est une maladie d'intérieur. »

Les années s'écoulèrent ; au consulat succéda l'empire ; pendant long-temps les victoires suivirent les victoires, les triomphes vinrent après les triomphes ; puis enfin arriva le moment où l'Europe entière inonda la France et où Napoléon dut abandonner le sceptre que, disait-il, il avait ramassé par terre. L'île d'Elbe devint, pour un moment, le point le plus brillant du monde, puis l'empereur ne fit qu'un pas du golfe Juan à Paris, et l'empire tomba de nouveau à cette malheureuse affaire de Waterloo, où les causes de notre défaite sont encore douteuses et sortiront peut-être bientôt d'un débat élevé entre deux généraux. L'empereur, dont l'aigle ne devait plus se relever, prit le parti de se confier à l'Angleterre ; il pensa que le malheur était sacré, et que la victoire, quelle qu'elle fût, devait rendre généreux. Il fut trompé dans ce dernier calcul et paya bien cher cette honorable erreur. Au moment de quitter la France, au moment de s'embarquer sur l'esquif qui devait le conduire à bord du vaisseau anglais, des figures amies se placèrent sur son passage pour le voir une dernière fois. Il saluait de la main, et cette bouche, qui avait donné à l'aigle le dernier baiser, souriait encore ; quand il rencontrait un vieux soldat, il lui tendait la main et l'appelait par son nom. Au milieu de la foule, une femme se précipita ; elle était dans tout l'éclat d'une beauté qui, parvenue à son plus haut période, ne pouvait plus, hélas ! que décroître, mais que dans ce moment-là on ne pouvait voir sans admiration ni sans attendrissement, tellement la tristesse rendait sévères de beaux traits naturellement enjoués.

« Sire, sire ! » dit-elle en lui présentant un papier.

L'empereur prit le papier qu'on lui tendait et regarda cette femme ; il lui sembla sentir alors tous les parfums du parc de Saint-Cloud ; il crut qu'en passant la main sur ses yeux il allait voir la chapelle du château, la quatrième fenêtre à droite de la galerie, Joséphine, Duroc ; puis, son oreille percevait les sons de l'oratorio d'Haydn. Cette illusion fut courte, il secoua la tête et revint à lui ; puis, jetant un coup d'œil sur le billet, il le déchira en petits morceaux, et, élevant la main, il en jeta les fragments à la brise qui s'élevait de la mer.

« Arrêtez, sire, disait cette femme, il en est encore temps. »

— Non, répliqua-t-il, c'est écrit. » Et tirant de son doigt un beau rubis oriental, souvenir précieux des campagnes d'Egypte, il l'offrit à cette femme, qui baisa la main impériale qui le lui présentait; puis Napoléon détournant la tête entra dans la chaloupe anglaise.

Ainsi, de trois avertissements, deux furent inutiles parce qu'ils arrivèrent après coup, et le troisième, qui n'était autre que de ne pas se confier à l'Angleterre, le troisième fut rejeté.

« Mais qui était cette femme, duc d'Otrante ? »

Cette question était faite à Aix en Provence dans les salons de Fouché, où l'on venait de raconter ce que nous avons écrit. On sait que sous la restauration l'ancien ministre de la police, après être entré dans le conseil de Louis XVIII, fut disgracié, et qu'il se retira en Provence, où il épousa mademoiselle de Castellane.

« Oh ! oh ! répondit Fouché, je ne sais, l'empereur paraît avoir emporté ce secret... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'une des parentes de Saint-Régent, l'un des auteurs de l'attentat du 3 nivôse, est morte à l'Hôtel-de-Dieu en 1837, et qu'on a trouvé à son cou, suspendu par un cordon de soie, un rubis oriental. »

MARIE AYCARD.

Causeries.

* Cellarius date du quinzième siècle. Le moyen âge a dansé la polka.

On vient de découvrir à Nuremberg un livre imprimé en 1487 et contenant des illustrations sur bois qui représentent des hommes qui dansent la polka avec des souliers à la poulaine.

Dès le jour où j'ai vu le bibliophile Jacob polkant avec des lunettes d'or, je me suis dit : Il doit y avoir du moyen âge là-dessous.

Voilà que la découverte de Nuremberg vient confirmer mes conjectures, j'en suis ravi !

Il me répugnait de danser une danse moderne, une danse imberbe, sans passé, sans tradition, qui ferait sourire de pitié les élèves de l'Ecole des chartes.

L'autorité du bibliophile Jacob ne me satisfaisait pas pleinement. Il serait bien dur, me disais-je quelquefois, de danser une danse apocryphe, une danse qui daterait de la Renaissance ou du Château-Rouge.

Maintenant je n'ai plus de scrupules, plus de remords, plus d'arrière-pensées, je m'en veux d'avoir douté un seul instant du bibliophile Jacob. Je suis allé le voir pour m'excuser, et nous avons dansé ensemble une polka-macabre.

Je sors de chez Cellarius pour polker à la poulaine; malheureusement Cellarius est à Londres, où il donne des leçons aux wighs, aux tories, aux free-traders, à la jeune Angleterre, au duc de Wellington, à sir Robert Peel, à lord Russell, à M. Cobden, et à M. d'Israeli.

En attendant son retour, je veux faire le voyage de Nuremberg; j'irai en pèlerinage m'agenouiller aux pieds du bouquin chorégraphique; je baiserais pieusement l'arbre généalogique de la polka. Ce bouquin doit avoir le don des miracles; s'il allait faire de moi une Mogador mâle ou une reine Pomaré !

Mais mon voyage pourrait avoir des résultats plus généraux. Chaque polka doit avoir ses conséquences. La conséquence de la polka de quatorze cents est une musique également de quatorze cents. Cette musique doit exister quelque part. Il ne s'agit que de bouleverser Nuremberg depuis la cave jusqu'au grenier.

Tout se trouve à Nuremberg. C'est l'Herculanum du moyen âge. On y a découvert des parapluies portant le millésime de 1113; sur le manche, il y avait ce mot écrit en lettres gothiques : Riffard.

Il faut espérer qu'on découvrira prochainement que la mazurka était connue du temps d'Alcibiade, ainsi que la redowa. On sait depuis longtemps que Socrate valsait à deux temps.

Voilà donc quatre siècles bien comptés que la polka existe; il serait temps de lui consacrer un jubilé.

Une foule de jambes approuvent cette idée, et ont déjà souscrit. Le jubilé aura lieu au jardin Mabille. Le produit de la recette sera consacré à une édition-Cazin du livre nurembergeois.

Les commissaires du jubilé n'empêcheront pas de fumer, et ne porteront point de médailles.

* On rencontre dans les rues des gens quadrillés depuis les pieds jusqu'à la tête, des fashionables qui portent des habits à carreaux, des gilets à carreaux, des pantalons à carreaux et des bottes à carreaux.

Ce sont les Mac-Gregor du boulevard des Italiens. D'autres sont exclusivement vêtus de coutil blanc. Ils ont un chapeau blanc, je me trompe, un chapeau de paille de jonc, une veste blanche, des pantalons blancs, des guêtres blanches et pas de gilet.

Le vrai créole n'a jamais porté de gilet.

L'habit noir n'est plus qu'un mythe, la redingote marron n'est portée que par les Belges qui nous arrivent par le chemin de fer du Nord.

De quel côté vous rangez-vous, du côté du carreau ou de l'uni, du blanc ou du quadrillé, de l'Ecosse ou de la Pointe-à-Pitre ?

J'hésite énormément.

L'Ecosse a bien son charme; avec un habit à carreaux, on pourrait être aimé d'Amy Robsart, de Diana Vernon et même de la Dame blanche.

Mais avec une veste blanche, on peut trouver une Virginie. Comme ça m'irait, moi qui m'appelle Paul !

Décidément je donnerai dans le créole. « Bon tailleur fea à petit blanc petite veste blanche. »

Je crois que les créoles finiront par l'emporter sur les Ecosseis.

Il y a eu hier, passage de l'Opéra, réunion de toutes les vestes blanches. Elles se sont formées en procession et se sont rendues chez M. Basset, pour le remercier de ce qu'il va remettre en scène le charmant opéra créole de Paul et Virginie.

* Depuis trois ou quatre mois toutes les mâchoires étaient en révolution; il y avait guerre civile de canines, insurrection de molaires. Tout ce qui, dans la bonne ville de Paris, arrache, plombe, cautérise, embaume, scie, lime les dents humaines, était en proie à une fièvre ardente.

Il s'agissait de résoudre une grave question.

Faut-il, pour avoir le droit d'extirper les dents, être bachelier ès-lettres ?

Avoir passé cinq ans sur les bancs d'une Faculté de médecine, à Montpellier, à Strasbourg ou à Paris ?

Certainement, disaient les uns.

Arracher une dent est avant tout une opération chirurgicale. C'est Ambroise Paré qui a le premier inventé le levier; avant lui on extirpait les dents avec un simple tire-bottes.

Or, pour pratiquer une opération chirurgicale, il faut être chirurgien. On n'est pas chirurgien sans être médecin. Prenez donc un diplôme si vous voulez être dentiste.

Les autres répondaient :

L'arrachement des dents ne fait nullement partie de la chirurgie; il rentre tout naturellement dans l'équilibre, comme l'art de faire tenir une assiette sur la pointe d'une épée, ou une chaise sur le bout de son nez.

Qui est-ce qui fait le dentiste, c'est le sabre. Je n'ai pas besoin d'un diplôme pour porter une échelle avec mes dents. Dois-je payer patente pour arracher celles des autres avec un sabre?

Là-dessus, grande discussion, procès, plaidoiries, et renvoi devant une cour royale.

La cause de la liberté des dents a été soutenue avec chaleur.

L'avocat de la partie adverse n'a pas manqué de rappeler le malheureux accident de la molaire du jeune Sosthène; mais le confrère a répliqué que s'il lui était arrivé d'enlever une dent par mégarde, les docteurs ses confrères arrachaient toujours la gencive par erreur.

Après trois audiences successives, le ministère public a conclu, et la cour royale a prononcé l'arrêt.

Bilboquet a triomphé. Il continuera à répandre dans les campagnes les bienfaits de l'extraction des dents avec le sabre.

* Dans Paris était une belle, Clémence-Isaure n'était pas son nom.

On l'appelait la belle limonadière.

Elle florissait, elle étincelait, elle resplendissait, elle éblouissait, elle magnétisait à l'angle du boulevard et de la rue Richelieu.

Qu'est-elle devenue?

Est-ce un pacha ou un klephte, un milord ou un prince russe, un vaudevilliste ou un agent de change qui l'a enlevée? Compte-elle encore des morceaux de sucre en province ou à l'étranger?

Qu'importe, puisqu'elle est remplacée, puisque c'est pour une autre qu'on chante des sérénades et qu'on fait damner les alcades de Tolose au Guadalété!

Cette nouvelle belle limonadière est tout bonnement une belle pâtissière.

La pâtisserie ne s'était fait remarquer jusqu'à ce jour que par la modestie de ses représentantes. Il semblait que, pour être pâtissière, il suffisait d'avoir les joues rouges, les doigts rouges et les cheveux rouges. On faisait venir les pâtisseries de Suisse.

Quelquefois aussi, mais rarement, on employait les Auvergnates en guise de Suissesses.

Maintenant nous avons la pâtissière italienne au coin du boulevard et de la rue Favart.

Cette pâtissière vend des glaces; elle est Milanaise comme le rizotto, comme la côtelette de veau, comme mademoiselle Fuoco qui va débiter à l'Opéra.

Voilà trois mois que je cherche à me rafraîchir d'une de ses glaces et à m'incendier d'un de ses regards. Cette glace que je n'ai pas prise m'a coûté trois chapeaux.

Impossible de percer la foule jusqu'au sanctuaire.

Il fut un temps où, pour la voir, je n'aurais eu qu'à acheter une livraison des *Belles Femmes de Paris*, mais on ne vend plus maintenant la beauté par livraisons.

Prends patience, ô mon cœur! ou résous-toi à faire queue.

Hélas! la belle limonadière a disparu sans que j'aie pu la voir. J'allais apercevoir un de ses bandeaux, lorsqu'un monsieur se brûla la cervelle devant la vitre. La détonation la fit fuir. Puissé-je, plus heureux cette fois, pouvoir chanter à mes enfants: J'ai vu la pâtissière! j'ai vu la belle pâtissière!



CHRONIQUE THÉÂTRALE.

OPÉRA. — *Betty*. — C'est une charmante danseuse que mademoiselle Fuoco, vive, passionnée, originale, Française, Italienne, et même quelque peu Espagnole.

Ce n'est ni l'inimitable abandon de mademoiselle Taglioni, ni la verve de Fanny Elssler, ni la fougue cadencée de Carlotta Grisi, ni l'audacieuse vigueur de Cerrito; ce n'est ni Lucile Grahn, ni Adèle Dumilâtre, ni madame Fabri-Brettin, ni Maria: c'est mademoiselle Fuoco.

Son grand mérite, son originalité réelle, c'est d'avoir ravivé cet art, ce grand art des pointes qui semblait abandonné. Ce qu'elle fait en ce genre est véritablement prodigieux de grâce, de souplesse, d'agilité, de vigueur.

Et tout cela sans *tricotage*.

M. Léon Pillet a été bien inspiré lorsque d'un saut il a fait franchir les Alpes à la fée milanaise. Mademoiselle Fuoco fera recette à l'Opéra; chose singulière, les danseuses nous viennent maintenant d'Italie: Carlotta Grisi, Cerrito, Fuoco.

C'est dans le chef-d'œuvre de ce bon Alexandre Duval, dans *la Jeunesse de Henri V*, ce drame-comédie dont les vicissitudes forment à elles seules un drame à part, que M. Mazillier a taillé son ballet. L'action en est vive, intéressante, pressée; la mise en scène abonde en tableaux gracieux, les pas sont dessinés avec beaucoup d'imagination et de fantaisie. Joignez à cela des décors pleins de vérité et d'effet poétique, des costumes d'une ravissante fraîcheur, et vous vous rendrez compte du succès du nouveau ballet. Quant à la débutante, il faut la voir sauter, tourbillonner, pirouetter, poser, voler dans le pas prodigieux du premier acte, pour juger combien c'est là une créature charmante et une artiste véritablement douée.

Mesdemoiselles Dumilâtre, Plunkett et Robert ajoutent encore à l'attrait du ballet. Mademoiselle Maria remplit avec sa grâce et son esprit habituels un rôle de jeune page. Quant à la musique, à quoi bon vous en parler! elle est de M. Ambroise Thomas.



* Le succès de *Sport et Turf* est éclatant; le public sait gré au théâtre des Variétés d'avoir touché avec une malice si divertissante des ridicules contemporains. La physionomie anglaise d'Hoffmann, la toilette de gentilhomme d'Hyacinthe, le patriotisme comique de Flore provoquent des rires incessants.

* En annonçant avec tous les journaux que madame la comtesse Rossi (autrefois mademoiselle Sontag) allait reprendre la carrière que son rare talent a illustrée, nous avons exprimé notre doute sur l'authenticité de cette nouvelle, qui est aujourd'hui démentie. Nous apprenons, en effet, que madame la comtesse de Rossi continue à habiter Berlin, où M. de Rossi est accrédité en qualité

d'ambassadeur, et qu'elle y est entourée de considération et d'égards par les plus augustes personnages. La fortune de M. de Rossi n'a d'ailleurs éprouvé aucun revers, et

madame de Rossi n'a donc jamais pensé à retrouver dans les arts les ressources qui auraient manqué à sa position élevée.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

CE luit, quine, nappe à trous, V, le Temps dalle, R au fût, NAN bulle, POUR à demi, ré LE, pierrot de bureau, doigt regretté, main tenant SON, nain DI ferre anse.

(Celui qui n'a pas trouvé le temps d'aller aux Funambules, pour admirer le pierrot Debureau, doit regretter maintenant son indifférence).

Albums pour la Campagne. Choix d'Albums comiques ou intéressants pour amuser ses hôtes à la campagne. Albums de 6 francs, 8, 10 fr. et au-dessus. — Chez Aubert et C^e, place de la Bourse.

Le Décorateur parisien. Choix des plus jolies peintures et décorations des habitations parisiennes. 42 feuilles sont en vente; l'ouvrage se continue. Prix de la feuille coloriée avec art : 4 fr. — Chez Aubert et C^e, place de la Bourse.

Crème du Liban. Ce nouveau Cosmétique est d'une efficacité incontestable contre les rougeurs, aspérités, taches de rousseur, et surtout contre les rides précoces, qu'il efface complètement. Il remplace avec une grande supériorité le blanc et toutes les préparations en usage sans en avoir les défauts; il donne et conserve au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Chez madame Albert, rue Choiseul, 4.

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 4.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Château-Rouge. Grand Festival dansant. De nouveaux quadrilles, la Valse de la Tour de Nesle et la Polka du Château-Rouge seront exécutés par un orchestre extraordinaire de 70 musiciens, sous la direction habile de M. LAURENT aîné. Un orchestre militaire, composé de la musique des lanciers, jouera sur la pelouse de grandes fanfares guerrières. Les plaisirs de cette belle Fête seront variés par l'ascension de quatre ballons grotesques et par un magnifique feu d'artifice de RUGGIERI, dont la pièce principale représentera le Miroir des Almées. — La foule élégante ne manquera pas au rendez-vous

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.